

— Parfaitement.

— C'est que nous ne sommes pas riches, monsieur l'abbé. . . . murmura maman Véronique.

— Qu'importe cela ? l'église ne vous demandera rien, madame, absolument rien. . . . Nous avons à la paroisse Saint-Ambroise un service de messes gratuites pour ceux dont les ressources sont modestes. . . . Ce service a été institué par notre premier vicaire, l'abbé d'Areynes. . . . Veuillez vous rendre à la chapelle de la Vierge. . . . Je vous y rejoindrai dans quelques minutes. . . .

Paul, sa femme et Véronique quittèrent la sacristie pour gagner la chapelle désignée par Jeanne.

Au bout d'un instant très court le prêtre montait à l'autel accompagné d'un enfant de chœur.

La messe commença.

A ce moment une femme voilée, qui devait être jeune mais dont la démarche était lourde et pénible, vint s'agenouiller dans la chapelle.

Paul Rivat l'aperçut et la regarda avec curiosité.

Il lui semblait bien qu'il ne la voyait pas en ce moment pour la première fois.

La messe terminée la femme voilée se leva et se dirigea vers un endroit un peu sombre de l'église où une femme à cheveux blancs veillait, assise auprès d'un porte-cierges.

Elle lui dit quelques mots à demi-voix.

La vieille femme répondit de même, prit un petit cierge dans une corbeille, et après l'avoir allumé le plaça à côté de ceux qui se trouvaient déjà sur le porte-cierges et brûlaient lentement.

Paul Rivat, Jeanne et Véronique remercièrent l'ecclésiastique qui venait d'officier et se dirigèrent du côté de la vieille femme à cheveux blancs.

La femme voilée se retirait.

Jeanne s'adressa à la gardienne du porte-cierges.

— Je voudrais faire brûler un cierge, madame. . . . lui dit-elle.

— Bien, madame.

— Combien est-ce ?

— Mais ce n'est rien, madame. . . .

— Comment, rien ?

— Absolument, rien. . . . Le premier vicaire, M. l'abbé d'Areynes, a fait don à la paroisse d'une somme suffisante pour que ses paroissiens, qui ne sont pas riches, puissent faire brûler ici un cierge sans payer.

La gardienne alluma le cierge et le plaça à côté de celui de la femme voilée.

Nos trois personnages s'inclinèrent devant le maître-autel, et prirent le chemin de la sortie de l'église.

Jeanne semblait moins triste. Son visage s'était éclairé.

Paul, lui aussi, se sentait comme reconforté, plus confiant.

— Je crois tout de même que tu as bien fait de nous amener ici, ma chère petite femme, dit-il en pressant la main de Jeanne, ça vous donne du cœur au ventre de penser qu'il y a là-haut un bon Dieu, et que si on reçoit une balle dans la tête en se battant pour son pays, quelque chose de nous monte vers lui, et qu'on peut aimer encore de loin ceux qui restent. . . .

La femme voilée s'était arrêtée un instant près de la porte de l'église.

Elle regardait Paul Rivat avec attention.

Comme il allait passer devant elle avec Jeanne, elle l'arrêta.

— Pardon, monsieur. . . . murmura-t-elle en faisant un pas vers lui.

Paul cessa de marcher, ainsi que sa femme et Véronique.

— Madame, demanda-t-il un peu surpris, ne vous trompez-vous pas ?

— Non, monsieur. . . . vous êtes bien du 57^e bataillon de la garde nationale ?

— Oui, madame.

— Feriez-vous partie de la compagnie de M. Gilbert Rollin ?

— Oui, madame, parfaitement. . . . monsieur Gilbert est mon capitaine. . . .

— Et vous allez partir avec lui pour les avant-postes ? reprit la femme voilée, la gorge pleine de sanglots qu'elle s'efforçait de comprimer.

— Je partirai avec lui, oui, madame. . . .

— Alors, vous allez vous battre aussi. . . .

— Et de mon mieux !. . . . il faut bien faire son devoir et tenter un dernier effort pour délivrer Paris.

Les sanglots longtemps contenus de la femme voilée éclatèrent et des torrents de larmes ruisselèrent de ses yeux.

— Ah ! monsieur, monsieur, bégaya-t-elle d'une voix brisée, où l'épouvante sonnait comme un glas, je ne sais ce que le sort réserve à votre capitaine, au milieu de cette abominable guerre, mais il peut être tué, car lui aussi il fera courageusement son devoir. Si Dieu vous protège, vous, si vous sortez sain et sauf des combats prochains et inévitables, et s'il était arrivé malheur à M. Rollin. . . . voulez-vous me promettre que vous viendriez m'avertir ?

— Ce que je vous demande, monsieur, ce que je vous demande à mains jointes, je n'ai osé jusqu'ici le demander à aucun garde national ; j'avais peur qu'on raille mes craintes et qu'on rie de mes larmes ! Si je me suis adressée à vous c'est qu'en vous voyant prier tout à l'heure je me suis dit que vous étiez croyant, que vous deviez être bon, charitable, que je ne risquais pas de vous voir accueillir ma prière par des railleries. . . . que vous ne me refuseriez point, que vous auriez pitié d'une pauvre femme au désespoir, que rendent folle les plus sinistres présentiments ! Aussi je n'ai pas hésité !. . . . J'ai bien fait, n'est-ce pas, monsieur ? Vous accueillerez ma requête ? . . . Si M. Rollin était tué ou blessé, vous viendriez m'apprendre la triste nouvelle. Jurez-moi que vous viendriez. . . . jurez-le moi devant Dieu.

En prononçant ces derniers mots, la pauvre femme avait soulevé le voile qui l'étouffait, et son visage dont les lignes restaient admirables, quoiqu'il fût pâli et émacié par les privations, apparut aux yeux de ceux qu'elle avait arrêtés au passage.

Paul Rivat la reconnut.

Il avait eu plusieurs fois l'occasion de la voir au bras de son capitaine.

— Mme Rollin !. . . . fit-il en la saluant avec respect, puis il ajouta vivement, dans l'espoir de la consoler, de la ranimer : Il ne faut pas croire au malheur, madame !. . . . Les présentiments ne signifient absolument rien, je le disais tout à l'heure encore à ma femme. . . . Nous partons, mais nous rentrerons chez nous sans une égratignure, vous verrez ! Sans compter qu'on ne se battra peut-être pas, et puis. . . . et puis, encore autre chose. . . . Ma femme, ma chère Jeanne que voilà, a fait dire une messe. . . . j'ai prié pour tous les camarades de la compagnie, et je me figure que ça doit nous préserver des balles allemandes. . . .

— Moi aussi, fit Henriette, j'ai prié pour vous tous. . . .

— Eh bien ! ça nous portera bonheur. . . .

— Oui, madame, j'ai bonne espérance. . . . dit Jeanne d'une voix presque joyeuse, j'ai mis toute ma confiance en Dieu, Dieu aura pitié de nous et nous conservera ceux qui nous sont chers ! il me gardera mon mari !. . . . il ne voudra pas que mon enfant n'ait plus de père quand il entrera dans la vie !. . . .

Et la cousine de l'abbé d'Areynes ne pouvait retenir ses larmes.

Paul intervint.

— Ne pensons plus à ces choses tristes, madame. . . . dit-il, ça met du noir dans l'âme et nous avons tous besoin de courage, les femmes aussi bien que les hommes. . . . S'il arrivait malheur à mon capitaine, et s'il ne m'en arrivait pas autant, bien entendu, je vous promets d'aller vous l'apprendre. . . . C'est une commission rudement pénible dont vous me chargez là. Mais, enfin, je vous jure que je la ferais !. . . .

— Merci, monsieur, merci du fond du cœur !

Et Henriette tendit la main au garde national.

Paul Rivat prit cette main glacée, et c'est à peine s'il osa la serrer du bout des doigts.

— Que Dieu vous garde ! reprit la jeune femme. Mais, je vous en prie, ne dites pas à monsieur Rollin que vous m'avez vue et que je vous ai parlé. . . . à l'église surtout. . . .

— Je ne dirai rien. . . .

— Mais, madame, fit observer Jeanne, si vous étiez à l'église c'était afin d'y prier pour monsieur Rollin.

Henriette poussa un soupir.

— Que voulez-vous, murmura-t-elle tristement ensuite, mon mari n'aime pas l'église. . . .

Elle sortit en étouffant les sanglots qui brisaient sa poitrine, fit de la main un signe d'adieu à Paul Rivat et aux deux femmes et s'éloigna d'un pas hésitant.

— Pauvre dame ! dit Paul en la regardant s'éloigner, elle ne doit pas être heureuse !. . . .

Puis, suivi de sa femme et de leur voisine, il se mit en marche pour rejoindre sa compagnie.

Il était temps qu'il arrivât.

Un ordre du gouverneur de Paris, apporté par estafette, enjoignait au 57^e bataillon de se diriger en toute hâte vers Saint-Cloud.

Le village de Boulogne-sur-Seine devait lui servir de point de ralliement.

Après avoir embrassé Jeanne et maman Véronique, Paul reprit son fusil et entra dans le rang.

Quelques instants plus tard le bataillon s'ébranlait en colonne serrée et marchait vers Boulogne-sur-Seine, laissant derrière lui bien des cœurs brisés, bien des visages baignés de larmes.